

## 82 HOMBRES Y LIBROS

### NOTAS DE CULTURA

#### Autour de la Règle de Saint Augustin\*

##### *Remarques sur deux textes rejetés de la «regula ad servos Dei»*

Nous voulons en cette note compléter sur deux points la critique faite par le R. P. Cilleruelo, d'une thèse récente de Dom Lambot sur le origines de la Règle de saint Augustin. Ces remarques, même partielles, peuvent jeter quelque lumière sur un problème fort discuté.

Depuis l'étude sur la Règle de saint Augustin que publia le R. P. P. Mandonnet en 1938<sup>1</sup>, la question de son authenticité augustiniennne a occupé plusieurs savants. D'après le P. Mandonnet, la Règle pour les femmes que l'on trouve annexée à la lettre 211<sup>e</sup> de saint Augustin ne serait que la «transcription» de sa Règle pour les moines,

\* Reproducimos con mucho gusto este trabajo publicado por el P. Melchior Verheijen, de la Provincia holandesa, en «L'Année Théologique» de 1951, n.º 40, fascículo IV, por referirse a nuestro querido compañero y colaborador de «Archivo Agustiniiano» R. P. Lope Cilleruelo. (N. de la Red.)

1. Dans son *Saint Dominique*, II, Paris, 1938, p. 103-162.

qui, elle-même, serait le «comentaire» de la seule vraie Règle de saint Augustin, de la «Disciplina monasterii», dont l'authenticité augustiniennne aurait été à tort discutée par la critique. En 1941, Dom Lambot publia un article dans la *Revue Bénédictine*<sup>1</sup> intitulé «Saint Augustin a-t-il rédigé la règle pour moines qui porte son nom?» Dans cette étude, Dom Lambot a voulu prouver que la Règle pour les moines dérive de la lettre 211 et que l'adaptation aux moines en est trop mal faite pour qu'elle puisse être l'œuvre de saint Augustin. En 1948, le R. P. W. Hümpfner est allé même jusqu'à prétendre que ni la lettre 211<sup>o</sup>, ni la Règle pour les femmes ne sont de la main de saint Augustin. Il a publié les conclusions de l'étude qu'il a consacrée à cette question dans «Die grossen Ordensregeln» du R. P. Urs von Balthasar<sup>2</sup>, mais il tarde toujours à nous livrer ses arguments. Enfin, en 1950, le R. P. L. Cilleruelo, qui dans son «El monacato de San Agustín y su regla» s'était déclaré partisan de la théorie du P. Mandonnet<sup>3</sup>, publia dans l'*Archivo Agustiniiano*<sup>4</sup> une réfutation de l'article de Dom Lambot que nous venons de citer.

Nous croyons, en effet, nous aussi, que Dom Lambot n'a pas réussi à prouver sa thèse. Ceci ne veut pas dire, naturellement, que la lettre 211 dérive de la Règle pour les moines. Les problèmes qui concernent la Règle—ou plutôt les trois Règles—de saint Augustin restent complexes et sont encore loin de leur solution. Ce qu'il importe de faire maintenant, c'est d'accueillir les moindres lumières, de ramasser des données et d'attendre le moment qui nous permettra de procéder à une synthèse.

1. *R. B.*, LIII, 1941, p. 41-58.

2. *Die grossen Ordensregeln, Einsiedeln*, Zurich, Cologne, 1948, p. 99-133. Suivi par A. ZUMKELLER, *Das Mönchtum des heiligen Augustinus*, Würzburg, 1950, qui donne, p. 215-219, une bibliographie complète des questions concernant les «règles de saint Augustin».

3. *El monacato de San Agustín y su regla*, Valladolid, 1947, p. 59-85.

4. *Nuevas dudas sobre la «Regula ad servos Dei» de San Agustín*, dans *Archivo Agustiniiano*, XLIV, Madrid, 1950, p. 85-88.

Dans son article, Dom Lambot affirme, d'abord, que la Règle pour les moines dérive de la lettre 211 et il relève trois endroits où une différencé entre la Règle et la lettre mènerait à cette conclusion. Il dit, ensuite, que l'adaptation aux moines est mal faite et indigne du nom de saint Augustin. Son argumentation, ici, se fonde sur quatre textes. Or, on s'étonne de constater que la réfutation des arguments de Dom Lambot par le P. Cilleruelo n'en vise qu'une partie: il reste deux textes (sur les sept dont le R. P. Dom Lambot tire argument) auxquels le P. Cilleruelo n'a pas fait attention. Nous croyons donc utile de compléter sa critique sur ces deux points.

1<sup>o</sup> Quand le Supérieur, en faisant des reproches à quelqu'un de ses sujets, s'est exprimé un peu fort, il n'a pas besoin de lui demander pardon, dit la Règle. Puis elle continue: «Sed tamen petenda venia est ab omnium Domino, qui novit etiam eos quos plus iusto forte corripitis, quanta benevolentia diligatis. Non autem carnalis, sed spiritualis inter vos debet esse dilectio<sup>1</sup>».

La lettre 211 porte encore: «Nam quæ faciunt pudoris immemores etiam feminis feminæ iocando turpiter et ludendo, non solum a viduis et intactis ancillis Christi in sancto proposito constitutis sed omnino nec a mulieribus nuptis nec a virginibus sunt facienda nupturis<sup>2</sup>».

«Le passage», dit Dom Lambot, «où saint Augustin évoque les familiarités déplacées ne pouvait évidemment avoir son pendant dans la Règle, sinon en de tout autres termes. Aussi n'y figure-t-il pas. Seule subsiste la ligne d'introduction. Mais dépourvue de toute explication, elle reste facheusement en suspens<sup>3</sup>».

Nous croyons, cependant, que la ligne d'introduction: «Non autem carnalis, sed spiritualis inter vos debet esse dilectio» ne demande aucune explication à ajouter. On

1. Cap. X.

2. Ep. CCXI, 14.

3. Op. cit., p. 44.

comprend très bien que saint Augustin, après avoir écrit : «...quanta benivolentia (eos) diligatis», ait senti le besoin de préciser qu'il pensait à l'amour surnaturel (spiritualis), et non pas à l'amour naturel (carnalis). Fonder sur l'absence, dans la Règle, des paroles : «Nam quæ faciunt... nupturis» la conclusion que la Règle dérive de la lettre, c'est aller bien loin, nous semble-t-il!

2° L'adaptation aux moines de la lettre 211 est mal faite, nous affirme ensuite Dom Lambot. Pour prouver cette thèse, il cite quatre textes où la Règle et la lettre montrent des différences. Sur trois de ces textes, le P. Cilleruelo a dit son opinion. Reste encore le passage suivant : «(Praeposita) corripiat inquietas, consoletur pusillanimes, suscipiat infirmas, patiens sit ad omnes, disciplinam libens habeat, *metuens* imponat. Et quamvis utrumque sit necessarium, tamen plus a vobis amari appetat quam timeri»<sup>1</sup>. Abstraction faite du genre féminin, la Règle présente le même texte, mais elle dit : «*metuendus* imponat»<sup>2</sup>, au lieu de : «*metuens* imponat».

Or, Dom Lambot écrit : «Le mot de *metuens* fait avec *libens* une consonnance qui est bien dans la manière de saint Augustin. Il a été cependant pour l'auteur de la Règle une pierre d'achoppement. Celui-ci l'a transformé en *metuendus*, sans s'apercevoir qu'il faussait la pensée de saint Augustin et se mettait en contradiction avec le conseil de faire prévaloir l'amour sur la crainte»<sup>3</sup>.

La première partie de l'argument de Dom Lambot est d'ordre stylistique. En effet, la consonnance *libens-metuens* est dans la manière de saint Augustin. Toutefois, la leçon *metuendus* se défend, autant que celle de *metuens*, par un argument stylistique. En effet, la fin de phrase *metuendus imponat* constitue une excellente *clausula* du genre préféré par saint Augustin : - v - - v<sup>4</sup>. Cette *clausula* se rencontre

1. Ep. CCXI, 15.

2. Cap. XI.

3. Op. cit., p. 46.

4. Cfr. F. DI CAPUA, «Il ritmo prosaico in S. Agostino», dans *Miscellanea Agostiniana*, p. 607-764, Rome, 1931, p. 633-636.

souvent chez Augustin et notamment dans la Règle. En voici quelques exemplaires: c. 1: *esse commune*; c. 2: *ex paupertate venerunt*; c. 3: *profertur in voce*; *esse cantandum*; c. 4: *valetudo permittit*; c. 5: *levarat infirmos*; c. 6: *figantur in nulla*; c. 7: *putrescat in corde*; *tribusve convinci*; *subire vindictam*; *plurimos perdat*; c. 9: *sine dubitatione credatur*; *ire debebit*; c. 10: *relaxare debebunt*; c. 11: *corrigen dumque curetur*; *vires eius excedit*; *serviente felicem*; *in periculo maiore versatur*.

Ensuite, est-il vrai que l'auteur de la Règle, en écrivant *metuendus*, se mette en contradiction avec le conseil de faire prévaloir l'amour sur la crainte? Il dit, en toutes lettres, que la crainte est nécessaire, aussi bien que l'amour. Aussi écrit-il, dans la phrase que nous avons citée: «*corripiat inquietos*». *Corripiat et metuendus* entrent dans l'atmosphère du *timeri*, tandis que *consoletur*, *suscipiat*, *patiens sit* et, à cause de l'exemple à donner, *disciplinam libens habeat* sont dans la ligne de l'*amari*. *Amari et timeri*, tous les deux sont nécessaires, mais il faut faire prévaloir l'amour sur la crainte. Il n'y a, dans la suite de ces pensées, rien d'illogique.

Que la Règle dérive de la lettre 211, cela reste possible. Nous ne croyons pas cependant que Dom Lambot ait réussi à le prouver.

Melchior VERHEIJEN, O. S. A.

*Obras completas castellanas de Fr. Luis de León*, 2.<sup>a</sup> edición, corregida y aumentada, con prólogos y notas del P. FÉLIX GARCÍA. (Biblioteca de Autores Cristianos.) Madrid, 1952, 1.800 págs.

Como rezan las líneas insertas ha aparecido la segunda edición de las Obras de Fr. Luis de León, que ya con

tan favorables auspicios y notoria fortuna fueron recibidas por el gran público en su primera edición del año 1944, preparadas y anotadas por el P. Félix García.

¿Qué comentarios pueden florecer entre los discreteos de un lector culto al valorar la nueva edición del P. Félix García? Trátase en primer lugar de unas Obras consagradas a la masa del público fino, curioso y más o menos letrado, sin las pretensiones de satisfacer las exigencias de las minorías eruditas y universitarias. Pero si esto es incontrovertible e innegable, cumple también consignar que la nueva edición leoniana está garantizada por el editor, toda vez que se trabaja sobre las primeras ediciones de Fr. Luis, mejorándolas, si cabe la expresión, y perfeccionándolas desde luego en erratas plurales y en ortografías escandalosas y heréticas. Quedan así supervalorados los textos del maestro salmantino, superándose en todos los sentidos la edición clásica y tan valiosa del Padre Merino, y luego la del P. Conrado Muñoz, que nada de nuevo aportaba, fuera de su nombre insigne y de su arraigada devoción por el gran poeta agustiniano.

Otras excelencias de la nueva edición se refieren a la «bibliografía», selecta en cantidad y calidad. Podemos precisar que en el volumen queda recogida la casi totalidad de la literatura indígena o extranjera en torno a Fray Luis, referencias acotadas con un criterio selectivo que no deja nada que desear, ni por la ambición ni por la diferencia, es decir, ni por la abundancia, ni por la exquisita valoración.

Huelga manifestar que en una edición de las Obras Completas de Fr. Luis de León, las «Poesías» son las que ofrecen el blanco para la discusión crítica y la controversia. ¿Qué criterios han presidido las ediciones poéticas de Fr. Luis? Solamente una gran cultura y unos gustos finos pueden atreverse a penetrar en la selva florida, en la floresta poética del fraile agustino; solamente un «poeta», y un verdadero «erudito» pueden salvar tantos escollos

como se presentan nada más hollar el umbral de la creación maravillosa y mágica de Fr. Luis. Se trata estrictamente de una serie de preparaciones muy diversas y muy complejas. Cuestiones de temperamento poético, de vocación intelectual, de influencias, de motivos dilectos y preferidos... Cuenta una educación y un «estilo», pero cuenta también una «gramática» poética de Fr. Luis, sumamente interesante, que ha de presidir fundamentalmente la crítica y el cernido. Hay otras cuestiones. Una de ellas, por ejemplo, demostrar la paternidad de Fr. Luis sobre algunos versos clásicos atribuidos a otros creadores y portadoras. Base para ello será el estudio de la tradición manuscrita de nuestros clásicos, conjugada constantemente con las idiosincrasias y peculiaridades gramaticales, perfectamente caracterizadas en Fr. Luis. La lectura de las «Poesías» de Fr. Luis en la edición del P. Félix García nos invita a hacer estas consideraciones. No era de la incumbencia del P. Félix esta tarea; y, sin embargo, observamos con qué moderado criterio y con qué cuidadosa crítica se desenvuelve, tachando o admitiendo composiciones. Nosotros sabemos muy pocas cosas sobre el tema, y será exigencia el airearlas a la aparición de alguna edición crítica de las poesías del vate salmantino. Porque si a alguien obliga, con grave responsabilidad intelectual, el no permitir atravesar la cerca del jardín poético de Fr. Luis a ignorantes y saltatumbas literarios, es a los agustinos españoles, sea quien fuere el filisteo y el advenedizo.

Resta advertir, como resumen de estas notas dedicadas a la edición de Fr. Luis aparecida en la «Biblioteca de Autores Cristianos», la importancia literaria prestada a ella por el Padre Félix García. Los prólogos redactados por él son clásicos desde el momento en que se escribieron. Serán clásicos y los acompañará la fortuna en la larga navegación del porvenir. Así convenía que entre tantas preciosidades literarias y entre tantos primores de factura del inmortal poeta, se volcasen por el moderno editor,

con las apreciaciones valorativas y los juicios concretos, lujos y bellezas de pensamiento y de estilo. Ha tenido así claro destino Fr. Luis. No han manoseado su huerto de rosas blancas y rojas las orugas que invaden ¡ah! tantos viejos y perfumados jardines. Por el de Fr. Luis sólo ha revoloteado el tropel de las mariposas... Porque pese a la categoría egregia—y precisamente por eso—del autor a quien se dedica este volumen de la «Biblioteca de Autores Cristianos», siempre se estimará la presentación y el honor de una personalidad del corte y del vuelo literarios, como la del Padre Félix García.—*Fr. Miguel de la Pinta Llorente.*